

LA NUIT DE MAI

*Les spectres évitaient la route où j'ai passé
Mais la brume des champs trahissait leur haleine*
3 *La nuit se fit légère au-dessus de la plaine
Quand nous eûmes laissé les murs de La Bassée*

Un feu de ferme flambe au fond de ce désert
6 *Aux herbes des fossés s'accroupit le silence
Un aéro* dit son rosaire* et se balance
Une fusée au-dessus d'Ablain-Saint-Nazaire*

9 *Les spectres égarés brouillent leurs propres traces
Les pas cent fois refait harassent* leur raison
Des panaches* de peur montent à l'horizon*

12 *Sur des maisons d'Arras en proie aux chars d'Arras
Interférences* des deux guerres, je vous vois
Voici la nécropole* et voici la colline*

15 *Ici la nuit s'ajoute à la nuit orpheline
Aux ombres d'aujourd'hui les ombres d'autrefois
Nous qui rêvions si bien dans l'herbe sans couronnes*

18 *La terre un trou la date et le nom sans ci-gît
Va-t-il falloir renaître à vos mythologies
On entend plus pourtant grincer les cicerones**

21 *Ô revenants bleus de Vimy vingt ans après
Morts à demi Je suis le chemin d'aube hélice
Qui tourne autour de l'obélisque et je me risque*

24 *Où vous errez Malendormis Malenterrés
Panorama du souvenir Assez souffert
Ah c'est fini Repos Qui de vous cria Non*

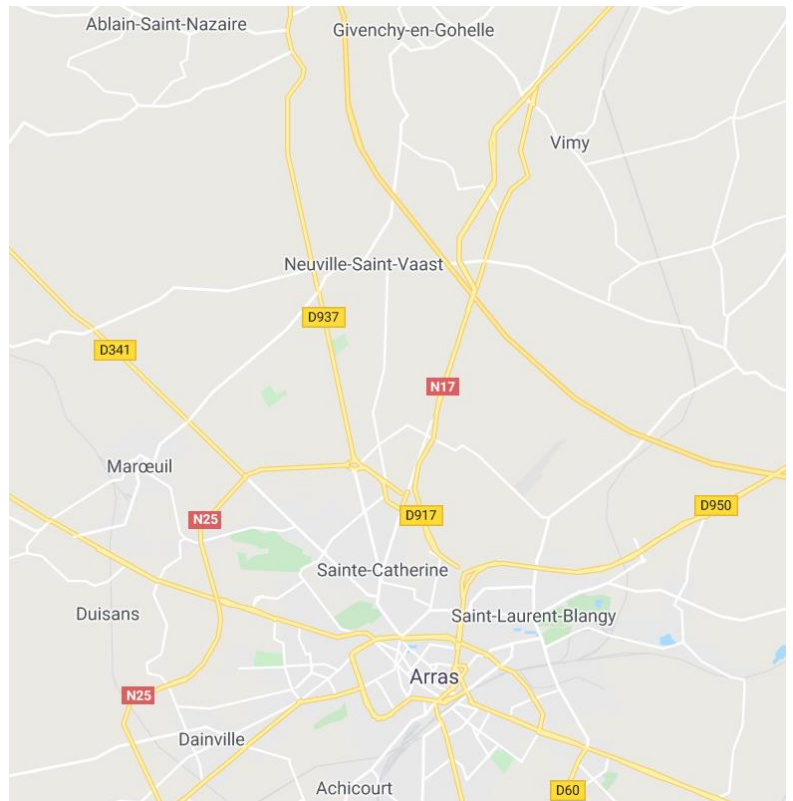
27 *Au bruit retrouvé du canon Faux Trianon
D'un vrai calvaire à blanches croix et tapis vert*

Les vivants et les morts se ressemblent s'ils tremblent
30 *Les vivants sont des morts qui dorment dans leurs lits
Cette nuit les vivants sont désensevelis
Et les morts réveillés tremblent et leur ressemblent*

33 *A-t-il fait nuit si parfaitement nuit jamais
Où sont partis Musset ta Muse et tes hantises
Il flotte quelque part un parfum de cytises**

36 *C'est mil neuf cent quarante et c'est la nuit de Mai*

*Louis Aragon, Groupement « Les Nuits » dans le
recueil Les Yeux d'Elsa, 1942*



Aéro : aéronef, avion de l'armée allemande. Rosaire : chapelet fait d'un grand nombre de petits et grands grains successifs. Harasser : accabler de fatigue Panache : Faisceau de plumes décoratives placées sur un casque Interférence : superposition de deux phénomènes Nécropole : ensemble de tombes Cicerone : Guide rémunéré qui fait visiter un monument, une ville, un pays à des touristes et se montre très bavard. Cytise : fleur odorante

La nuit de mai, (extrait)

Alfred de Musset, 1835

[...]LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine ;
De nos amours qu'il te souviene,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas ! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
Ô poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage

En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
En vain il a des mers fouillé la profondeur ;
L'Océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes. [...]